



# SE COMPRENDRE

ISSN 0845-7450

N° JAU/06 - 25 mars 1957

## NEDJMA

par Kateb Yacine

Editions du Seuil, 1956, 255 p.

Driss Chraïbi, dans "l'Ane"<sup>1</sup>, allégorisait sur le Maroc et se voulait une vocation de prophète de malheur... Kateb Yacine, chante lui aussi d'une façon symbolique le passé, le présent et l'avenir imminent de l'Algérie, dans des pages frémissantes d'impatience.

"C'est à moi Rachid, nomade en résidence forcée, d'entrevoir l'irrésistible forme de la vierge aux abois, mon sang et mon pays; à moi de voir grandir sous son premier nom arabe la Numidie que Jugurtha laissa pour morte... (pp. 175-176. )

"Nedjma, étoile de sang jaillie du meurtre pour empocher la vengeance Nedjma qu'aucun époux ne pouvait apprivoiser, Nedjma l'ogresse au sang obscure... (p. 179)

Ce qu'il veut dire ?

"Tu dois songer à la destinée de ce pays... qui n'est pas une province française, et qui n'a ni bey ni sultan; tu penses à l'Algérie toujours envahie, à son inextricable passé, car nous ne sommes pas une nation, pas encore, sache-le : nous ne sommes que des tribus décimées. Ce n'est pas revenir en arrière que d'honorer notre tribu, le seul lien qui nous reste pour nous réunir et nous retrouver, même si nous espérons mieux que cela... " (p. 128).

\* \* \*

A vrai dire, nous étions assez peu habitués jusqu'ici à de pareils ouvrages de la part de Maghrébins. Mis à part Driss Chraïbi, ces romanciers du terroir nord-africain se contentaient d'un style mesuré, minutieux, bien construit; ils nous faisaient goûter des descriptions souvent délicieuses de leur village natal, du retour au pays de l'exilé, des coutumes et des traits de psychologie de l'âme kabyle ou arabe. Cette littérature n'était pourtant pas somnolente ni doucereuse. On a pu parler de "littérature du soleil"<sup>2</sup> pour ces romans de Nord-Africains maghrébins ou même d'origine européenne. Leur climat n'est certes pas celui de la torpeur ou du "farniente" mais bien plutôt celui du courage, des aspects virils et quelquefois durs, ainsi que du réalisme brutal de ces terres de soleil et de contrastes violents.

<sup>1</sup> Voir "Comprendre", série jaune n° 4, 27 novembre 1956

<sup>2</sup> Pierre Grenaud, "La Table ronde" n° 95, novembre 1955

C'est au sujet de ces romans, plus particulièrement à propos de la "Colline oubliée" de Mouloud Mammeri, qu'avait été évoqué une fois de plus le problème du "berbérisme". On reprochait à l'auteur de vouloir faire des Kabyles des "traîtres" à la cause algérienne, alors que les faits les montrent toujours à l'avant-garde du mouvement national...<sup>3</sup> M. Mammeri se défendait, disant que son livre était "un roman algérien sur des réalités algériennes, un roman qui comme tel ne pouvait donc que servir la cause algérienne". Mais Mostepha Lacheraf poursuivait la critique : "Si ce roman produit sur nous une telle impression, c'est un peu pour la cause du genre régionaliste qu'il représente et surtout pour un parti pris sentimental et même passionné qui en fait paradoxalement une œuvre stérile, sans élans véritables. Il n'y a pas que l'amour de la "petite patrie" qui anime ce livre il y a aussi la façon presque agressive, injuste avec laquelle on retranche la communauté régionaliste du reste du pays"<sup>4</sup>.

On voulait une littérature beaucoup plus "engagée". Et surtout, le "berbérisme" était rejeté comme une "théorie néfaste au mouvement national". Cependant, ce n'étaient pas les collectivités montagnardes et rurales comme telles qui étaient méprisées. Dans la revue "Al Fikhr" de Tunis (octobre 1955) M. Lacheraf parlait, en effet, de certains aspects du "Nationalisme algérien" : Il y voyait "un patriotisme essentiellement paysan qui part de la terre immédiate pour aboutir au sol tout entier, l'obsession première restant toujours sur le champ, la propriété, le bien collectif... ", ce caractère ne devant pas faire oublier les autres aspects (linguistiques, culturels, religieux) du problème.

Cette littérature devait dénoncer le colonialisme, sortir de son petit cercle régional pour vibrer à l'unisson de tout le peuple Algérien. Il fallait qu'elle crie la révolte qu'elle dénonce l'injustice et l'oppression et qu'elle éveille la conscience politique des masses. Ce devait être une littérature au service de l'action révolutionnaire.

Tels quels cependant, ces romans nord-africains nous aident à communier par le dedans à la psychologie profonde des Kabyles et des Arabes, à leurs aspirations, leurs joies, leurs souffrances. Les multiples aspects de l'âme maghrébine se découvrent peu à peu à travers Féraoun, Mammeri, Dib, etc... pour l'Algérie, Sefrioui pour le Maroc, Memmi pour le judaïsme tunisien.

Bien plus, ces œuvres tendent à exprimer l'homme en tant que tel, à travers tel visage de Kabyle ou d'Arabe. "Je ne songe nullement, écrit Mouloud Féraoun, à un nationalisme ou à un régionalisme étroits; l'essentiel pour moi est de trouver dans les œuvres des Nord-Africains des êtres de chair et de sang, tels que je les vois autour de moi. Ils peuvent s'appeler Rieux ou Smaïl, cela me fait également plaisir, parce qu'ils sont de chez moi. Et je me dis que les gens de chez nous ne sont plus absents de la littérature"<sup>5</sup>. "C'est à travers le pays kabyle qu'un Mouloud Mammeri et à travers le pays arabe qu'un Mohammed Dib parviennent et aiment à exprimer chacun leurs connaissances de l'homme"<sup>6</sup>.

Mais les derniers romans ou nouvelles se veulent déjà revendicatifs et porteurs d'un message nouveau. On ne se contente pas de descriptions paisibles et de récits du temps passé. Malek Ouary avec "Le grain dans la meule" continue cette veine, mais ailleurs le procès du colonialisme s'étale et l'exaltation de la "Mère Algérie" s'affirme vigoureusement. "L'Incendie" et "Au café" de Mohammed Dib sont engagés dans ce sens. "Le sommeil du juste" de Mammeri manifeste aussi un certain durcissement des sentiments<sup>7</sup>. "Nedjma" de Kateb Yacine éclate maintenant un peu comme une bombe, bouleversant les convenances par la forme.<sup>8</sup>

<sup>3</sup> Voir M. C. Sahli dans "Jeune musulman" n° 12 - 13 - 14 et 15 - 1953

<sup>4</sup> "Jeune musulman", n° 15

<sup>5</sup> Cité par Grenaud dans "La Table ronde" n° 95, p. 134

<sup>6</sup> Aimé Dupuy, "l'Algérie dans les lettres d'expression française". Edit. Univ. 1956, p. 158.

<sup>7</sup> Mouloud Feraoun n'est tendre pour personne dans son dernier roman "Les chemins qui montent" (1<sup>er</sup> Trim. 1957)

<sup>8</sup> Kateb Yacine est né en 1929 dans le Constantinois. Ses études au collège de Sétif ont été interrompues par son arrestation (à 16 ans) à la suite de la manifestation du 8 mai 1945. En 1948, le "Mercure de France" publie le poème intitulé "Nedjma" Reporter pour le compte "d'Alger Républicain", il voyage au Proche-Orient et en Asie soviétique, tandis que de nombreux poèmes sont publiés à Alger et à Paris. En 1951, il revient pour la troisième fois en France et y fait tous les métiers. En 1955, il publie dans "Esprit" une tragédie intitulée "Le cadavre encerclé". Comme dans ses poèmes, Kateb Yacine est à la recherche de la patrie perdue, décrivant une société écartelée, rejetant les cadres anciens quels qu'ils soient. Dernièrement dans "Les lettres nouvelles" (juillet/août 1956), paraissait une poésie ("Le fondateur") qui semble reprendre

## Que dire de Nedjma ?

Est-ce un roman ? Est-ce un conte arabe ou une fable ? L'ouvrage tiendrait davantage de ceux-ci que du roman. Le réalisme et le symbolisme se mêlent ici dans des retours sur le passé, des visions fugitives sur l'avenir et des bribes de récits sur les événements récents. Les critiques évoquent Faulkner à son sujet.

"Kateb est entré dans notre langue un peu comme un terroriste, mais il s'agit ici d'un terrorisme de la générosité, l'affirmation d'une indépendance intellectuelle qui risque de choquer le lecteur plus par la forme que par le fond... Il lance ce "réalisme déferlant", atrocement quotidien et bien arc-bouté sur le rêve, ce lyrisme à vif, cette exactitude féroce, à la façon d'électrochocs, de flashes ou de projecteurs (avec cette "oukfa" de l'arabe, cet abrupt silence vertical qui donne à la phrase plus d'élan)".<sup>9</sup>

Avouons que l'allure générale de l'ouvrage est, plutôt déconcertante et on peut se demander pourquoi l'auteur s'acharne à ne pas écrire et composer d'une façon compréhensible. Il faut deviner, faire des recoupements et des rapprochements pour essayer de saisir la pensée à travers les heurts et les méandres du style. Dans l'avertissement, on prend la peine de nous expliquer le pourquoi des singularités du roman : "le rythme et la construction du récit, s'ils doivent quelque chose à certaines expériences romanesques occidentales résultent surtout d'une attitude purement arabe de l'homme en face du temps. La pensée européenne se meut dans une durée linéaire ; la pensée arabe évolue dans une durée circulaire, où chaque détour est un retour, confondant l'avenir et le passé dans l'éternité de l'instant. On ne pourra donc suivre ici le déroulement de l'histoire, mais son enroulement, le passage d'un plan de conscience à un autre s'opérant, sans y ait jamais rupture, par une espèce de glissement de l'esprit au long de spirales indéfiniment continues". (p. 6). Le rythme de ces spirales est d'ailleurs marqué par la numérotation duodénaire des chapitres: six parties dont trois divisées en douze sections et trois en vingt quatre, qui sont comme des jalons dans le cheminement de la pensée. La fin du roman est la réplique du début comme une inclusion qui ouvre et scelle l'histoire : "Lakdar s'est échappé de sa cellule". Il semble que ce style morcelé, évocateur plutôt que descriptif, soit lié à un certain tempérament; des Européens écrivent de la même façon depuis quelque temps. "Plumitifs improvisés", rêveurs ou simplement passionnés ?

Il est bien difficile de donner le résumé d'un tel ouvrage, non pas que les phrases elles-mêmes en soient hermétiques, mais l'absence de liaison en rend malaisée la compréhension.

Quatre amis Rachid, Lakdar, Mourad et Mustapha vivent à Bône, épris de la même Nedjma, épouse de Kami qui est peut-être aussi sa sœur... Elle serait la fille d'une Française enlevée et aimée par quatre prétendants dont le père de Rachid et un certain Moktar. Celui-ci aurait assassiné le père de Rachid ! Les origines de cette mystérieuse Nedjma sont dévoilées peu à peu, à Rachid par Si Moktar lui-même... Des infortunes diverses font que les quatre amis se retrouvent sur un chantier, chacun restant obsédé par cette créature énigmatique de Nedjma. En réalité, tout est dit dans ces récits depuis les rixes et les coups avec le patron du chantier jusqu'à la manifestation de Sétif en 1945, en passant par le pèlerinage à la Mecque...

Nedma est une femme. Mais cette "étoile" représenterait symboliquement l'Algérie, ou encore l'âme nationale arabe. On recherche ses origines, son vrai visage défiguré par les siècles et les invasions. Personne n'a su l'apprivoiser et tous se sont disputé son âme. La femme fatale !

"Nedjma n'est que le pépin du verger, l'avant goût du déboire, un parfum de citron... (p. 84)

L'auteur semble s'être dépeint dans le personnage de Rachid, "nomade en résidence forcée", "l'homme-traqué" pourrait on dire !

"Rachid n'avait pas voyagé dans son enfance ; il avait le voyage dans le sang, fils de nomade né en plein vertige, avec le sens de la liberté, de la hauteur contemplative ; les mystères pleuvaient, et Rachid n'avait jamais ignoré que la terre passerait comme un rêve dès que les gens pourraient vivre en avion... Il ne portait pas

---

le même thème sous un symbolisme assez énigmatique cependant.

<sup>9</sup> Jean Senne dans "l'Express" du 13 juillet 1956, p. 15

de coiffure, les souliers restaient le plus souvent sur le seuil, et le mot Dieu lui-même (... ) reposait avec les balles égarées sur le toit... Rachid, l'adolescent, ne se souvenait pas de la première enfance ; il ressentait seulement comme une cicatrice la vive conscience d'antan... (p. 167).

Ce qui intéresse les jeunes comme lui ?

... "Ce sont les âmes d'ancêtres qui nous occupent, substituant leur drame éternisé à notre juvénile attente, à notre impatience d'orphelins ligotés à leur ombre de plus en plus pâle, cette ombre impossible à boire ou à déraciner, - l'ombre des pères, des juges, des guides que nous suivons à la trace, en dépit de notre chemin, sans jamais savoir où ils sont, et s'ils ne vont pas brusquement déplacer la lumière, nous prendre par les flancs, ressusciter... rien qu'en soufflant sur les cendres chaudes, les vents de sable qui nous imposeront la marche et la soif, jusqu'à l'hécatombe où git leur vieil échec chargé de gloire, celui qu'il faudra prendre à notre compte, alors que nous étions faits pour l'inconscience, la légèreté, la vie tout court... (p. 97)

A seize ans, il se trouve dans la rue au coude à coude avec les autres et criant les rythmes scandés : "De nos montagnes s'élève la voix des hommes libres !" Au collège, il avait découvert la description par Tacite de l'occupation des Romains chez les Bretons et il en avait conclu : "Voilà comment nous, descendants des Numides, subissons à présent la colonisation des Gaulois !"

A travers cette fureur de vivre, cet enivrement des mots et cette révolte, c'est le visage d'une certaine jeunesse à la recherche de quelque chose de stable et d'un but à la vie, à la recherche de l'amour : le combat, les fumeries de hachich, l'exaspération entretenue par masochisme ne comblent pas le vide. En nous parlant de l'Algérie, Kateb Yacine entendait nous parler de lui-même. Et à travers son cri nous percevons celui de toute cette jeunesse désemparée. Aussi, a-t-on eu raison d'écrire:

"Ce livre porte un précieux témoignage. C'est l'histoire d'une génération dont la première découverte fut le tragique de son existence et la cruauté de son destin. C'est le drame de la jeunesse algérienne dont le lot fut uniquement de souffrances et d'humiliation, parce qu'elle déboucha sur la guerre avant d'avoir goûté aux prémices de la vie, et, une fois la guerre terminée, se trouva meurtrie et privée de la liberté dont jouissent les autres jeunes du monde"<sup>10</sup>.

\* \* \*

Ce n'est pas seulement contre les cadres mis en place par la colonisation que s'élève sa rancœur mais encore contre l'appareil traditionnel et rigide d'un certain Islam maghrébin. Les pages qu'il consacre au pèlerinage en sont une satire féroce. A l'heure de la prière alors que des croyants psalmodient les louanges de Dieu, d'autres réflexions lui viennent à l'esprit :

"Le recueillement et la sagesse, c'est bon pour les braves ayant déjà livré combat. Relevez-vous ! Retournez à vos postes, faites la prière sur le tas. Arrêtez les machines du monde, si vous redoutez une explosion; cesser de manger et de dormir pour un temps, prenez vos enfants par la main et faites une bonne grève-prière, jusqu'à ce que vos vœux les plus modestes soient exaucés. Si vous avez peur des policiers faites comme les ours : une sieste saisonnière, avec des racines et du tabac pour tenir le coup; je vous comprends mes frères, comprenez-moi à votre tour : agissez comme si Dieu était parmi vous, comme si c'était un chômeur ou un marchand de journaux, manifestez donc votre opposition sérieusement et sans remords ; et quand les seigneurs de ce monde verront leurs administrés dépérir en masse avec Dieu dans leurs rangs, peut-être obtiendrez-vous justice; oui, oui je vous comprends, j'approuve votre présence à la mosquée ; on ne peut pas rêver avec les mégères et les gosses, on ne peut pas être sublime au domicile conjugal, on a besoin de se prosterner avec des inconnus, de se subtiliser dans la solitude collective du temple; mais vous commencez par la fin; à peine savez-vous marcher qu'on vous trouve agenouillés; ni enfance, ni adolescence : tout de suite c'est le mariage, c'est la caserne, c'est le sermon à la mosquée, c'est le garage de la mort lente" (pp. 74-75)

---

<sup>10</sup> Ali Merad - IBLA, n° 76, 4ème trim. 1956, p. 438

Les carcans que ces jeunes veulent rejeter, ce sont les représentants de l'autorité quelle qu'elle soit, les barrières morales et les lois qui endiguent les passions, les cadres rigides et le formalisme... "On arrive à considérer un patron comme Dieu le Père ... ", un Dieu transcendant et terrible !

Alors, pour échapper à tous les "patrons", on recommence à se faire nomade..... "Lakdar s'est échappé de sa cellule... "

### ***KATEB YACINE ET LA LANGUE FRANCAISE***

Dans une interview publiée dans "Les Lettres Nouvelles" (juillet-août 1956, pp. 107-112), Kateb Yacine parle de la situation de l'écrivain algérien.

La langue française est considérée par lui comme une langue d'avenir pour l'Algérie, appelée "à jouer un rôle de première importance dans la formation de notre culture nationale". Il la revendique comme sienne : "c'est en français que nous proclamons notre appartenance à une communauté algérienne. On ne se sert pas en vain d'une langue et d'une culture universelle pour humilier un peuple dans son âme. Tôt ou tard, le peuple s'empare de cette langue, de cette culture et il en fait les armes à longue portée de sa libération".

Quant à la littérature arabe "classique" en Algérie, "elle n'est plus, dit-il qu'une littérature d'outre-tombe".

"La décadence du monde musulman fut, elle aussi, un facteur de dépérissement pour la langue arabe. Depuis des siècles elle est réduite à un rôle strictement religieux et corrompue par les castes aristocratiques qui en ont fait un orgueil - leur jargon, précieux et exclusif pour mieux dominer l'obscurantisme populaire

• • •

"Plutôt se passer de poètes pendant dix ans que de produire des Déroulède en turban ou des Victor Hugo à contretemps.

"Il serait déplorable que, repliée sur elle-même, l'Algérie de demain, ayant reconquis le droit à sa langue maternelle soit vouée aux vagissements des Ulémas tombée en enfance. Il serait déplorable que nos poètes de langue arabe continuent à chanter le lion-du-désert, la bien-aimée-aux-dents-de-perles, et autres fadaïses à l'usage des illettrés... Il faut savoir résister au peuple, et ne pas assouvir sa soif en l'arrosant de douces limonades qui finiront un jour par l'éccœurer. "

Kateb Yacine reconnaît que la coexistence de l'arabe et du français, comme langue officielle en Algérie, "est un impératif rendu plus rigoureux par la présence côte à côte des deux communautés qui constituent le phénomène national".

Quant à son cas personnel :

"La plupart de mes souvenirs, sensations, rêveries, monologues intérieurs, se rapportent à mon pays. Il est naturel que je les ressente sous leur forme première; dans ma langue maternelle, l'arabe. Mais je ne puis les élaborer, les exprimer qu'en français. Au fond la chose est simple : mon pays, mon peuple sont l'immense réserve où je vais tout naturellement m'abreuver. Par ailleurs, l'étude et la pratique passionnées de la langue française ont déterminé mon destin d'écrivain. Il serait vain de reculer devant une telle contradiction, car elle est précieuse. Elle consacre l'un de ces mariages entre peuples et civilisations qui n'en sont encore qu'à leurs premiers fruits, les plus amers. Les greffes douloureuses sont autant de promesses. Pourvu que le verger commun s'étende, s'approfondisse, et que les herbes folles franchissent implacables, les clôtures de fer. "

